

Échec et pays dans l'oeuvre de Jacques Ferron

Jean-Claude Bergeron

[Extrait du premier chapitre de la thèse de maîtrise intitulée "La conscience de l'échec, ou Maski réduit au silence, dans les dernières oeuvres de Jacques Ferron", écrite sous la direction de Betty Bednarski et approuvée en septembre 1995. En voici le résumé:]

The books that Jacques Ferron wrote in the last twelve years of his life are fraught with pessimism and a sense of failure: failure attached to the realization that his dream of an independent Quebec might never become a reality; failure of truly relating to the Other; failure resulting from his inability to understand and communicate the true nature of insanity, as he had attempted to do in the vast work, Le Pas de Gamelin, which he never considered worthy of publication.

By analysing the few fragments of this manuscript published to date, and by offering a new reading of those works published between 1972 (Les Confitures de coings) and 1987, the year of the posthumous publication of La Conférence inachevée--in other words: Du fond de mon arrière-cuisine (1981)--, this study attempts to shed new light on the sense of failure expressed in Jacques Ferron's work. The study is divided into four chapters, each devoted to one specific aspect of this sense of failure: failure and the country or pays; failure and the uncertainty of the self, an uncertainty personified in Ferron's work by the character Maski; failure and madness; and, finally, failure and the act of writing itself.

"Seigneur, qu'advindra-t-il de cette journée? Donnera-t-elle lieu à ton apothéose ou à l'espace livide du temps noir, coagulé sur une croix dérisoire? Aurais-je vécu inutilement dans l'obsession d'un pays perdu? Alors, Seigneur, je te le dis: que le Diable m'emporte" (CI,222). Ainsi se conclut "Les deux lys", le dernier conte de *La Conférence inachevée*, l'oeuvre testamentaire et tragiquement lucide de Jacques Ferron. Le 22 avril 1985 s'achevaient cet ouvrage, son oeuvre et sa vie. On ne pourra bien comprendre ce désarroi que si l'on examine de près ce que le pays signifiait pour l'auteur, tant comme milieu d'origine que comme terre

d'avenir. Pour Ferron, ces deux visions du pays sont tributaires l'une de l'autre, et comme tout sur quoi se porte la réflexion de l'auteur, elles impliquent à la fois la collectivité et l'individu. Tout d'abord, nous devons dire que pays et identité représentent les deux thèmes unifiants de l'oeuvre de Ferron. Ce n'est que dans la sécurité d'un pays stable qu'un individu peut connaître la liberté et s'offrir la possibilité de se composer une identité propre. Le pays de Ferron en est un de solidarité, valeur chère à l'auteur et qu'il rattache souvent à son "pays natal", Louiseville, dans le comté de Maskinongé. Quoique cette valeur fut acquise dans ce lieu bien précis, cette solidarité n'en demeure pas moins humaniste, universelle, pour ne pas dire catholique (au sens grec et chrétien), c'est elle qu'il partage avec sa famille, son pays et le monde entier. Cette valeur sera aussi à la base de cette "théorie du moi" et de sa relation à l'Autre, avec cette délicate variante de la complicité, qui permettra, comme il le dit, "l'amitié secrète de tout un peuple pour lui-même" (AC,187).

Un des aspects qui a marqué la vision ferronienne du pays est la perception d'une société québécoise qui se situerait au moment de sa réflexion au coeur d'une "mutation de l'espèce" (CC,106).

D'une société de privation, où l'on devait se surpasser, on était passé à une société d'abondance où tout doit être comptabilisé, et où la charité, qui ne peut pas l'être, n'est plus une vertu, mais un vice et un vice majeur. Or, en 1961, alors que le passage d'une société à l'autre s'opérait, c'était là un changement, une mutation que vous ne pouviez pas comprendre. Vous étiez pris en plein remous. Quel mauvais moment pour vous lancer au secours de Rosaire! (R,91)¹

Dans l'oeuvre de Ferron, cette "société de privation", où l'on doit se surpasser, est issue d'un temps révolu, d'une "nuit immémoriale, déjà archaïque" (CC,105), où la vie requiert un certain héroïsme, de l'orgueil et un indispensable sens de la communauté. Cette société, alliance de la collectivité, c'est avant tout une époque, celle des "grands artisans" (GM,45) et du respect de son histoire, vraie et non récupérée, et de son patrimoine. C'est une nation face à laquelle chaque individu a des responsabilités. C'est bien aussi le pays du père, un pays "d'hommes vigoureux et sains" (E/1,91) et de femmes "sages", au rôle plus ambigu, mais non moins essentiel, puisque leur présence constitue "les fonds du pays" (CI,142). Le pays de Ferron, c'est aussi celui de la "langue

commune", de la langue "verte", motivation première de son nationalisme. L'acte d'écrire, c'est avant tout, pour Ferron, la démonstration d'un engagement tout à fait politique face à la parole, face à cette langue française bien ancrée dans le pays ferronien. C'est justement dans la richesse de l'oralité du peuple que Ferron puisera le discours et la méthode de ses premiers contes, de son théâtre, de ses récits et historiettes, enfin de toute l'activité de son oeuvre. "Je suis le dernier d'une tradition orale et le premier de la transposition écrite" (E/2,34). C'est une langue qui permet de "garder souci de [sa] dignité" (CI,169) - dignité, puisqu'elle représente aussi pour Ferron la noblesse et la distinction du langage d'Adrienne, sa mère, emportée par la tuberculose lorsqu'il n'avait que dix ans. La langue vivante permet à l'individu de conclure un pacte d'appartenance à un peuple dans le respect de ses origines. Contrairement,

[u]ne langue condamnée à disparaître perd tout intérêt, elle est déjà morte, le sursis n'y peut rien elle ne nourrit plus l'esprit de ceux qui la parlent mais l'épuise, car c'est elle qui se nourrit d'eux. ("Le langage présomptueux")

De toute évidence, Ferron n'est pas à son aise dans ce pays qui de par sa langue et sa dignité est celui de la mère mais qui de par sa persévérance et sa fierté face au patrimoine est celui du père. Ce pays du père, c'est le pays d'un peuple ingénu où la paroisse est "le centre du monde" (R,170), où le seul progrès possible ne se marque que par le fait que la génération de la progéniture reçoive progressivement plus que celles des géniteurs. Le pays du père, c'est de plus un pays manichéen, un pays de la conspiration d'une caste satisfaite du statu quo, caste à la justice douteuse permettant de conserver son avantage face à cet Autre, double négatif, soit ces "magouas" dont le territoire est contigu mais inexorablement extérieur à la paroisse. Pays dédoublé non seulement socialement, mais, dans le même esprit, par la topographie et la toponymie, par la domination du "grand village" sur le "petit village", ou de ceux "d'en haut" sur ceux "d'en bas". Cette corruption sera l'un des rares éléments qui survivra dans la société de consommation, mais elle prendra alors une teinte plus inquiétante.

Si notre patriotisme a souvent été bizarre, se manifestant par une rhétorique creuse et des symboles inappropriés, c'est que dans la réalité il n'existait guère et que ses tenants, toujours du grand village, non seulement cherchaient à déguiser le pays, mais se considéraient eux-mêmes comme des étrangers en puissance. Dominé par la France, puis par l'Angleterre et le Canada anglais, le notable canadien-français dominait à son tour le petit village. (E/1,91)

Le pays ferronien, c'est aussi un peu le pays de la famille, qui prend elle-même dans cette oeuvre l'envergure d'une nation. "Jamais les nôtres ne pourront concevoir qu'ils sont minoritaires, issus de familles nombreuses" (CI,163). En plus des familles nombreuses, s'il est un autre aspect qui a offert au pays l'illusion de sa pérennité et qui a du moins contribué à lui permettre de se reconnaître comme nation, c'est bien l'Église-catholique, faut-il entendre. "Le catholicisme [...] fit de nous des vassaux du Vatican. Cette religion avait quand même du bon, celui de ne pas être la religion du colonisateur. Elle luttait d'abord pour elle, pour sa propagation, pour son pouvoir, mais en même temps elle nous donnait les institutions dont un peuple ne saurait se passer" (AC,87).

Le pays manichéen n'est en réalité que le reflet de son panthéon de par la présence de dieux et de diables dont "la crainte est le commencement de la sagesse" (GM,39). Paradoxaux, présomptueux, à l'image du peuple, "les vieux dieux n'ont jamais été méchants et vengeurs. Ils étaient à notre ressemblance. (...) Ils présidaient à la fois distants et complices à l'épanouissement communautaire" (CI,146). C'est la religion de Dieu le père, dieu de charité, bien qu'"indiscutable, latin, muet" (CI,141), inspirant les hommes à se dépasser à l'exemple de ce docteur Bethune que respectait tant Ferron.

Ferron en a su gré à ces vieux dieux, à ces diables séduisants, initiateurs de sagesse, ainsi qu'à l'esprit de cette église à laquelle, malgré ses médisances de "mécréant", il est resté fidèle jusqu'à faire de son dernier conte, "Les deux lys", une prière, une offrande aux altérités divines et au pays. Il fut reconnaissant à cette église d'avoir justement été nationale. Et c'est pourquoi il s'est senti terriblement abandonné dans son être et dans sa collectivité lorsqu'en 1945, d'ecclésiastique elle est devenue papiste, anti-patriotique, fédéraliste, anglophile, se réappropriant ce qu'elle avait donné, tout en exigeant qu'on lui reste fidèle. De cette

trahison Ferron fera une cause fondamentale de la déchéance de la nation et de l'impossibilité d'accomplissement du pays.

Le pays ferronien tient donc de la nostalgie, de l'imaginaire, du mythique même, mais surtout d'un espoir pour le présent et l'avenir. Sans ce pays-là, qu'advierait-il de la parole? De l'âme? Du repoussoir du Moi? De l'identité? Silence, isolement, folie, avortement, néant... Voilà pourquoi Ferron s'est porté garant du pays, pourquoi il a fait de sa pérennité un projet. Pour atteindre ce but, il a canalisé son effort humaniste, véritable visage de sa médecine dite de mécénat littéraire et de son acte de parole, son écriture. Lui qui disait ne pas avoir le talent oratoire des anciens conteurs, ces "bibles du peuple", mais qui pourtant compte, sans contredit, parmi les grands conteurs nationaux et internationaux. Sa langue et son art composaient son nationalisme, un nationalisme de parole, qui au Québec ne peut être que politique.

Par nationalisme, Ferron, en 1967, entendait ceci: 1. Le nationalisme en pays souverain est une valeur de droite. 2. Le nationalisme d'une majorité dominée est une valeur de gauche. 3. Le nationalisme d'une minorité dominante est fasciste, aussi bien sur le campus de McGill qu'en Rhodésie. ("Un mot crotté", LJ,257). Le voilà donc à la fois socialiste et nationaliste, mais nationaliste et plutôt "de gauche". Et si le Québec devenait souverain, comme il le souhaitait ardemment, la nationalité bien définie, il ne serait plus nationaliste du tout. La langue protégée, la communauté certifiée, le territoire localisé, la coutume respectée, l'ambiance assurée, le milieu bien ajusté, il passerait à autre chose et son écriture s'épanouirait librement et différemment. Cependant, tout cela, c'est encore le pays à venir, où "l'imaginaire occupe toute la place" ("L'Alias du non et du néant"). Il deviendra donc nationaliste par défaut lorsqu'il se rendra compte que toute négociation avec Ottawa, Rome ou Washington demeurerait stérile.

Reste maintenant à définir ce que le Québec était déjà. Selon son histoire, il était pour Ferron une nation de "semi-colonisés".

Notre épanouissement restait tronqué. Faute de pouvoir étatique, nous restions repliés [...] sur la famille, ses réseaux et ses clans, sur une structure paroissiale efficace qui nous embarquait sur une petite île et faisait du Canada français le grand archipel Saint-Jean-Baptiste. Au-delà de la paroisse, à quatre ou cinq milles de l'église, commençait l'étranger. De la sorte, non seulement nous évitions le

colonisateur, mais encore nous nous isolions du reste du monde où les relations internationales se font par le truchement des États. Avec ses nombreux artisans, son docteur, son notaire, ses notables, son choeur de chant, le Village était un centre de civilisation. (AC,86)

En cela Louiseville ne différait pas beaucoup de Québec ou de Montréal, puisque la majuscule démontre bien qu'il s'agit d'un Village culturel de l'esprit. Ce constat présente une structure sociale et certaines valeurs qui ont amené l'auteur à élaborer un projet de pays qui devenait de plus en plus particulier à Ferron, se détachant peu à peu de l'image du père, qu'il soit humain ou divin. Ce pays ferronien correspond avant tout à un principe paradoxal de libération que Ferron avait établi en 1945 lors d'un séjour comme médecin de service dans un camp d'internement pour officiers allemands à Grande-Ligne, près de la rivière Richelieu, au sud-est de Montréal. Ce principe dit de "l'exclusion", Ferron l'explique plus en détail dans le manuscrit, en grande partie inédit jusqu'à ce jour, du *Pas de Gamelin*. Dans un article paru dans *Littératures* en 1992, Ginette Michaud nous livre de ce *Pas de Gamelin* des extraits, accompagnés d'une analyse portant loin. Présentons d'abord les éléments essentiels de ce principe d'exclusion: il s'agissait d'abord d'une situation où des "Old Vets" (vétérans anglophones de la première guerre mondiale) faisaient la garde de prisonniers allemands. Ces derniers étaient gardés prisonniers à l'intérieur d'un enclos, d'une "enclave", au centre du camp d'internement. Les prisonniers, dominés (ou colonisés), en profitèrent pour se définir une nouvelle identité et pour s'extirper ainsi de leur isolement à l'aide de toutes sortes de subterfuges ayant pour but de transformer leur prison en un lieu souverain, usant de la langue française et d'une écriture codifiée incompréhensibles pour les "Old Vets". Ferron jouait l'intermédiaire entre les deux camps. Ces détenus, en se développant une nouvelle identité, un nouveau Moi, une altérité personnelle, se libéraient ainsi des contraintes imposées. Il ne faut qu'un pas pour comprendre l'application que Ferron fera de ce principe dans sa réflexion sur le pays, ainsi que sur l'identité et la folie.

Bien qu'ingénieuse, cette évasion, par l'imaginaire, de l'enclave et du statut de colonisé, n'offre certainement pas à un peuple une nationalité de droit et un pays ouvert sur le monde et reconnu par lui. Pourtant, tant que durera l'espoir actif qu'un jour ce pays aboutira, Ferron usera lui aussi de subversion pour "passer un Québec" au colonisateur dominant,

à cet ennemi presque sympathique qu'est l'Anglais (devrait-on dire Britannique canadien ou wasp?) d'avant les événements d'octobre 70. L'Anglais de cette époque dans l'univers ferronien et dont le représentant privilégié est Frank Anacharcis Scot et ses avatars, "ancien doyen de la Faculté de Droit à l'Université McGill, traducteur anglais de l'oeuvre de Saint-Denys-Garneau" (CQ,408), doit subir, dans *Le Ciel de Québec*, par exemple, un rituel d'enquébécoisement dans un bordel de Québec avant de pouvoir à son tour prendre la parole dans cet ouvrage. Et si la situation est telle qu'un narrateur québécois (François Ménard) doit récupérer son âme, l'empoisonnement de Frank par de la confiture de coings fera tout aussi bien l'affaire, comme il est expliqué dans *La Nuit* et dans une version remaniée en 1972 à la suite de la Crise d'octobre, et à laquelle Ferron a donné un nouveau titre, *Les Confitures de coings*, afin "d'insister sur le poison" (CC,105).

Ferron utilise bien d'autres subterfuges dignes du principe d'exclusion. Dans "Rosaire", par exemple, le personnage du plâtrier déclare "qu'il demeurerait au 463 de la rue King Georges, avec un S, consonne française qui, ajoutée au mon de ce roi d'Angleterre, sans S, l'enquébécoise à la sauvette, sans qu'on l'entende, étant donné qu'elle est muette" (41). Ferron récupérera continuellement, d'ailleurs, des mots anglais dans son oeuvre, des mots tels que "néveurmagne" ou "brecquefeste", selon un procédé subversif que Betty Bednarski, dans *Autour de Ferron*, commente ainsi: "la graphie ne renvoie qu'à elle-même, drôle, joyeuse, le temps d'un petit triomphe sur un mot anglais et sur une convention anglaise, qu'elle remplace, sans rien forcer du tout, et que, par là même, implicitement, elle nie" (47).

Dans son oeuvre, Ferron admet toutefois que le Québec doit une certaine modernité à l'Anglais et que surtout celui-ci lui sert de repoussoir. En effet, l'altérité anglaise, de par sa seule présence et même par son effort d'assimilation du peuple québécois (effort dont le Rapport Durham serait une manifestation) l'aidera "à prendre conscience de [lui]-même" (AC,88). Ferron a d'ailleurs, dans un esprit d'humanisme et par un effort de conciliation avec l'Autre, invité tous les membres de la collectivité, qu'ils soient Anglais ou allophones, à composer le pays en autant qu'ils partagent une certaine responsabilité, une certaine vision face à lui. Ce n'est qu'après la Crise d'octobre que Frank Scott², à cause de son appui aux mesures de guerre, est devenu aux yeux de Ferron un

"Rhodésien", victorieux dans sa poursuite de la colonisation d'une majorité, dominateur impérialiste, et plus que traître face à ce pays qu'il avait dit vouloir partager et construire avec le reste de la collectivité québécoise. C'est un Ferron vengeur qui, dans un long appendice à son roman *Les Confitures de coings*, le "congédera" définitivement de son oeuvre. Et pourtant, à la conclusion de cet appendice, la main est toujours tendue: "Frank peut devenir un des nôtres, rien ne l'empêche, mais qu'il sache que mon père ne tolère personne au-dessus de sa tête" (CC,148).

Par le biais de son oeuvre ainsi que par quelques incursions en politique active, si l'on ose dire (celles-ci consistèrent principalement en sa fondation du Parti Rhinocéros, l'équivalent politique face au gouvernement fédéral canadien de l'enquébécoisement subversif de Frank et de sa langue), Ferron a voulu donner forme à son projet de pays, qui correspondait alors à une vague nationaliste croissante née de la révolution dite tranquille. Le patriotisme de Jacques Ferron se distingue cependant de ce mouvement politique, puisqu'il avait établi un lien personnel et essentiel entre son projet de pays et sa propre quête d'identité, c'est-à-dire la reconnaissance de son Moi et de la nature de sa relation à l'Autre. Si le projet de pays avait pour but d'assurer la survivance et la propagation de la langue et de certaines valeurs et coutumes liées au salut de la collectivité québécoise, le salut personnel de Ferron comptait tout autant dans la mise. L'échec du projet de pays devenait ainsi des plus redoutables. Voilà pourquoi il s'est acharné à dénoncer les ravages de la "société d'abondance" en s'accrochant au solide héritage du pays du père ainsi qu'à l'imaginaire.

Déjà il avait désacralisé les versions officielles de l'histoire du pays dans ses historiettes, et particulièrement dans cette grande pièce qu'est *Les Grands soleils*, écrite en 1958 et dont la portée politique fut peut-être plus considérable qu'on ne l'a reconnu. Dans cette pièce, Ferron invitait le peuple à comprendre que la première prise de position face à soi-même que la nation québécoise ait jamais effectuée fut un acte de rébellion (soit celle de 1837) contre les ennemis véritables: l'Anglais dominateur d'abord, mais aussi une certaine inertie sociale. C'est par une sorte d'apothéose humaine, celle du docteur Jean-Olivier Chénier, accompagné d'Élisabeth Smith, une jeune femme anglaise, et pourtant bien québécoise (apothéose correspondant en grandeur au dégonflement simultané du mythe de Dollard des Ormeaux), que Ferron engage à la Résistance.

Quelques années plus tard s'entame une révolution dite tranquille, et bientôt explosent les premières bombes du FLQ, dont l'une des cellules avait justement pris le nom de Chénier. En 1968 s'effectue une nouvelle tournée des *Grands soleils* partout au Québec; deux ans plus tard adviennent les événements qu'on sait. Ferron frémirait probablement de voir sa pièce associée à un moment de "terrorisation sociale" qu'il considérerait en majeure partie planifiée par la CIA, Trudeau, Drapeau et bien d'autres. (Voir à ce sujet ABP, un ouvrage qui réunit la correspondance entre l'auteur et John Grube, et où l'on examine de près la "version officielle" des événements d'octobre 70.) Mais là n'est pas vraiment notre propos. Que l'on ait infiltré le FLQ ou non afin de mieux préparer Washington et Ottawa à d'éventuelles révoltes "véritables" sur le continent, il n'en demeure pas moins que l'on aurait choisi le Québec comme "laboratoire", puisqu'on y retrouvait alors déjà certains éléments provocateurs et révolutionnaires. Ferron n'a jamais appuyé les actes de violence, même s'il a sans aucun doute contribué à renforcer l'idéologie qui les sous-tendait. D'ailleurs, la fondation en 1963 du Parti Rhinocéros était un acte humoristique et pacifiste, dont seul le ridicule tuait, puisqu'un de ses buts en fondant ce parti était justement de désamorcer la violence.

Ferron invitait avant tout la nation québécoise à s'affirmer avant d'être assimilée, normalisée, exilée en son intérieur. Comment l'individu québécois pouvait-il ainsi développer une singularité nécessaire à son évolution personnelle s'il était privé des rapports avec une collectivité saine? S'affirmer, avant d'être forcé de parler une langue dans laquelle on ne se reconnaît plus, ou de devenir plus subrepticement bilingualisé à la Trudeau en situation minoritaire, enwaspé, humilié un peu plus - voilà ce que proposait Ferron! Révolutionnaire? S'il le fallait! Plutôt réactionnaire, puisqu'il le fallait. *Les Grands soleils* furent pour Ferron un nouvel appel aux patriotes, devenus, dans l'élan de l'espoir, compatriotes de l'identité communautaire.

La révolution tranquille advient, l'électricité se francise au Québec, la trahison du clergé est reconnue pour ce qu'elle était; l'espoir subsiste et semble devenir plus contagieux. Puis survient la Crise d'octobre. Ce qui bouleversera le plus Ferron, ce ne seront pas les perquisitions sans mandat, les arrestations arbitraires, ni même la mort de Pierre Laporte, c'est que la crise n'ait eu vraiment rien à voir avec le devenir du pays. Le peuple n'avait pas beaucoup réagi, il ne s'était pas véritablement dégagé

de son inertie historique. Ferron dira en 1980, dans *Gaspé-Mattempa*, "neutre comme un brave québécois" (11). Plus tard, dans "L'Exécution de Maski", il révélera les répercussions à long terme qu'aura cette crise dans sa vie et dans son oeuvre.

Après la Crise d'Octobre qui lui parut pis que crime, une impolitesse à un peuple et un outrage à l'intégrité de la parole, Maski [un alias du moi ferronien] commença à prétendre qu'il avait reçu plus que sa part de la vie et qu'il en était repu, écoeuré, mais cela n'arrêtait rien; la vie, comme une machine grinçante, continua de tourner, rajoutant des jours aux jours, et chaque soir, Maski ne se mettait plus au lit pour dormir, mais dans l'espoir de mourir. Le lendemain, il se relevait déçu, déjà fatigué par cette autre journée qui l'attendait. (EM,13)

Chénier, tout comme Laporte, était mort pour rien; le peuple avait perdu le droit, le goût de la parole, son identité avait été atteinte dans la première personne du pluriel et du singulier, tout cela avec la bénédiction de bien des confrères nationalistes de Ferron, des intellectuels, dont Frank Scott, des hommes politiques d'Ottawa, de Washington, de Québec, de Montréal, de McGill ou du Vatican. Le projet d'une vie était pourfendu par une cabale, des manigances, des manipulations, non pas par le peuple, mais contre lui. Et pour Ferron, la plus grande blessure fut ressentie lorsqu'il crut comprendre que les dits révolutionnaires effelquois, apôtres de Chénier, avaient trahi leur cause commune.

À la fin de *La Nuit*, publié en 1965, on pouvait encore concevoir un pays de solidarité et de complicité, puisque François Ménard (narrateur autodiégétique dont Ferron explique dans "L'Appendice aux Confitures de coings" "qu'il ne faut pas être bien malin pour deviner que c'est moi" [105]), y fait cette rencontre:

Je tombe sur un garçon qui ne m'attendait pas et reste interloqué, le pinceau à la main, comme il s'appêtait à effectuer quelques corrections aussi nécessaires que clandestines, à un poteau indicateur. C'est le premier Effelquois que je rencontre. Il a eu la gentillesse de s'identifier, mais moi, je suis loin d'être aussi poli. Alors, l'index et la majeur relevés, les autres doigts réunis, je m'excuse de la main et lui présente mes amitiés. Il comprend, il accepte, je le devine, mais il ne se hâte pas à me répondre. Il était sans doute au fond de lui-même, très seul, très loin, et Dieu sait les distances qui séparent

nos deux générations! Il finit cependant par sortir et les distances sont abolies. (N,99)

À la fin de la version remaniée de *La Nuit*, le effelquois a disparu et avec lui la virtualité du pays ferronien. L'époque où le salut personnel s'associait avec la même intensité au salut collectif dans la conscience de Ferron était devenue fictive. En 1972, la quête du Moi se poursuit dans un pays mis en sourdine:

J'étais de nationalité québécoise, assurément, un peu comme je me serais nommé Ducharme ou Lachance, captif de mon origine, participant à un discours commencé avant moi, y ajoutant mon mot, ma phrase, un point, c'est tout. Que pouvais-je faire de plus, surtout après cette nuit où je venais de renouer avec un temps perdu, la première personne d'un pluriel particulier, nous familial ou nous national, que m'importait, avec un temps qui ne m'était rien de plus qu'un espace, une ambiance, l'air qu'on respire, indispensable, certes, mais auquel on ne pense pas? Je ne revendiquais que le droit de m'isoler en moi-même et de m'y dissoudre en paix. (CC,96)

Ce passage révélateur ne figure pas dans *La Nuit*.

Après 1970, ce qui restait du projet de pays de Ferron, c'était beaucoup plus une mémoire qu'une virtualité. Dans le présent ne restait qu'un "pays d'abondance", c'est avant tout un petit pays de banlieues, "agglomération de solitude et désunion [ajoutée] à toutes les autres dont l'ensemble caractérise la civilisation pétrolière" (AC,284). Entre elles se trouvent à l'occasion des terrains vacants "de grands lambeaux de terre glaiseuse, laissés à nu" (AC,284) qui sont envahis parfois par les salicaires, plantes, qui donnent leur nom au dernier texte du recueil *Du fond de mon arrière-cuisine*, tout comme le lys donnera plus tard le sien au texte final de *La Conférence inachevée*. Comme "Les deux lys", "Les Salicaires" est un texte clé dans l'oeuvre ferronienne, texte où il avouera une certaine fatigue, qui annonce déjà celle, plus chronique, dont souffrira Maski. En conclusion des "Salicaires" (1972), le narrateur attribue cette fatigue "passagère" à l'âge, au travail, à une auto-médication excessive, aux événements récents. Dans "L'Exécution de Maski" (1981), le narrateur fait allusion à ce même moment où "il commença à *prétendre* qu'il avait reçu plus que sa part de la vie" (notre emphase). À l'exception de sa correspondance, de lettres aux journaux et de quelques historiettes

apparues dans la presse périodique, Ferron ne publiera rien d'autre pendant sept ans. En 1980 est publié à tirage limité, *Gaspé-Mattempa*, et en 1981, justement, paraîtra *Rosaire précédé de L'Exécution de Maski*. La Crise d'octobre sera l'un de ces événements qui marqueront profondément Ferron au début des années 70, et tout particulièrement son projet de pays. Une fois l'organe pays atteint, tout l'organisme a souffert d'un traumatisme dont le symptôme le plus évident s'est présenté sous la forme d'un abattement devenu définitif.

Cependant, quinquagénaire et tout abattu qu'il fût, Ferron n'avait certes pas tout perdu de sa nature "batailleuse". Il se réinvestira bientôt de tout son être, puisqu'il ne sait le faire autrement, dans un projet sur la folie, projet qui lui permettra de poursuivre sa réflexion sur l'identité ainsi que sur une certaine forme de pays - non plus le pays comme devenir, mais plutôt le pays comme ambiance, comme le milieu plus restreint de l'histoire personnelle. Le pays politique, celui de la langue et de l'état, il en laissera la charge à des "politiciens sérieux, qui connaissent leur métier, que j'admire et je respecte, [qui, depuis 76], ont pris la politique en main. Je n'ai plus qu'à me taire et je me tais" ("L'Alias du non et du néant"). L'avènement d'un parti nationaliste devait le rassurer un peu; son propre abattement n'empêchait pas l'engagement des autres.

Ce milieu en mutation qu'il observait autour de lui l'inquiétait pourtant. Il n'y voyait que bien peu de choses qui favoriseraient l'évolution saine de l'individu, du Moi. La société moderne incitait plutôt à l'isolement, à l'instabilité, à la folie même. L'acte de parole y perdait progressivement, face à un individualisme muet, il se muait même petit à petit en "idiot-visuel". Cette société de consommation, dont la motivation première est le profit, ne profiterait cependant à personne. C'est un milieu dont les valeurs ne ressemblent en rien à celles du pays de l'enfance de Ferron ni à celles qui avaient composé son projet. "Il y a un gaspillage de la générosité publique dans la société nouvelle" (R,169). Elle est devenue un pays sans charité, sans esprit de sacrifice, une société où sont transformées "en industrie [les] oeuvres de miséricorde" (R,126).

Du fond de sa mécréance, Ferron, on l'a vu, avait tout de même reconnu que l'Église traditionnelle avait contribué à alimenter un sentiment de nation, offrant ainsi une certaine sécurité à la collectivité et à l'individu québécois. Cette perte a été profondément ressentie par

Ferron; il s'agissait d'un abandon qui portait atteinte à une foi englobant bien plus que la spiritualité. Dans *La Nuit*, "La vie est une foi" (N,41) est un principe sur lequel se basera le "bonheur de croire en ce qu'on voit" (N,40), c'est-à-dire de deviner "derrière cette réalité première d'autres choses, les unes cachant les autres, ainsi à l'infini" (CC,45). Cette réflexion date de son séjour en 1949 au Royal Edward Hospital, où, atteint à son tour de tuberculose, il considéra sérieusement sa finalité. De son isolement, il récrivra en 72 son credo face à Dieu et face au pays.

Je suis chrétien à ras de terre et de courte façon, n'arrivant pas à croire en l'au-delà, terminant la vie ici-bas, mais je crois en la Communion des vivants et des morts et suis dévot du Fils, abandonné de tous dès le jardin des Oliviers, principe de la mort individuelle, toujours solitaire. Quant à Monsieur Dieu-le-Père, bien portant et éternel, représentant de l'humanité proliférante en qui l'Espèce se reconnaît et se complaît, pour qui le Fils se sacrifie, je l'ai mieux aimé dans ces fêtes de la vie toute-puissante qu'étaient les funérailles naguère, dont la parenté profitait pour se donner en spectacle à elle-même, auxquelles il présidait radieux et québécois. Il reste radieux et impérissable. C'est lui qu'on nomme l'Éternel, mais ne serait-il pas devenu américain ou chinois? Je n'ose guère me le demander et n'éprouve plus d'amour et de pitié que pour le Fils qui reste québécois, même s'il a cessé de mourir à son gré, pour un salut qui soit vraiment celui des siens avant d'être celui de n'importe qui, de n'importe quoi, de l'humanité en général. Je serai Chinois et Américain si telle est la volonté de Dieu-le-Père, mais qu'il ne me demande pas de redevenir Canadien, le temps des singes est révolu et ce serait pour ainsi dire mourir pour rien. (CC,141)

D'une église qui avait perdu son âme, Ferron n'allait toutefois pas renier les valeurs qu'il avait acquises au coeur de sa famille et de son village. Il allait continuer de les appliquer à la pratique de sa réflexion, de son écriture et de sa médecine, quoique cette dernière continuera pour Ferron de ne représenter qu'un métier utilitaire nécessaire à l'entretien de l'écrivain. Cependant, même la médecine se déshumanisera, car le médecin de la société nouvelle devenait graduellement à ses yeux "le futur pape d'une humanité qui accourt vers lui en grinçant des dents" (GM,51).

À la suite d'un accident dans le ciel, accident préparé de longue main, la santé, jusque-là le meilleur moyen de vivre, en devint l'unique fin, le bien suprême, le salut. Qu'on imagine le branle-bas à la Faculté, les

hennissement de Thomas Diafoirus et de son dernier avatar, le docteur Knock enfin vainqueur! J'y perdais mon humble savoir-faire, décidément peu ecclésiastique. D'ailleurs il ne s'agissait plus de guérir mais de prévenir la maladie, de médicaliser la santé qui, cessant d'être une ingénue confiance en soi, une euphorie, un plaisir, devint une hypocondrie généralisée, une mise en accusation perpétuelle. Il fallait rendre compte qu'on n'était pas malade devant la sainte Inquisition. Du billet de confession, on était passé à la carte médicale universelle et obligatoire. De quoi rendre le monde fou. En tout, je le devins. (CI,212)

Ce pays-là, damnant peuple et religion, Ferron l'a livré à son sarcasme dans un roman intitulé *Papa Boss* (voir CC 1977). Son dénigrement de la société moderne pourrait être interprété comme étant une incapacité de s'adapter, mais il n'en demeure pas moins que Ferron s'y est senti étranger et isolé. Son milieu était devenu une société sans vision d'avenir, sans souci des conséquences. "Ici, à Québec, c'est quasiment le désert, le désert au milieu de l'Ancien Testament. Ce n'est plus du pharaon anglais que nous avons peur, mais de Moïse parmi nous" (GM,41). Ce pays devenait un milieu où tout est catalogué, catégorisé, morcelé: maladies, individus, travail. Une société du "tout-fait", du "pareil-au-même" ou l'identité même est imposée; de fait, un pays qui n'évolue pas. Un pays où "chacun [...] fait sa part et laisse le reste aux autres qui le partagent de même, de sorte qu'il n'y a personne pour réunir l'ensemble et l'agencer avec le monde, dans l'harmonie" (GM,47). Ce pays-là s'oppose diamétralement au projet de pays de Ferron, et dans sa désespérance et sa colère l'auteur le qualifie ainsi: "Le Québec n'a rien de distingué. C'est une larve [...], un pays clandestin" (AC,190). "C'est un monstre qui bouffe tout pour savoir ce qu'il est, il est devenu prétexte" (AC,186).

Une telle subversion de l'image que se faisait Ferron du pays démontre jusqu'à quel point l'auteur a ressenti les angoisses d'une identité troublée. Mikhaïl Bakhtine a démontré dans *Esthétique de la création verbale* l'importance pour l'identité des "frontières extérieures qui configurent l'homme". En effet, ces frontières établissent

un rapport à l'homme extérieur et au monde extérieur qui l'englobe, [circonscrivent] l'homme dans le monde. La conscience vit ses propres frontières extérieures d'une façon différente, elle les vit dans un rapport

à soi. Seul autrui peut, de façon probante, au plan esthétique (et éthique), me faire vivre le fini humain, sa matérialité empirique délimitée. Dans un monde qui m'est extérieur, l'autre s'offre en entier à ma vision, en tant qu'élément constitutif de ce monde. À chaque instant, je vis distinctement toutes les frontières de l'autre, je peux le saisir en entier, par la vue et par le toucher, je vois la tracé qui en délimite la tête, le corps sur le fond du monde extérieur; dans le monde extérieur, l'autre est déployé en entier devant moi et ma vision peut l'épuiser en tant qu'objet parmi les autres objets, sans que rien ne vienne rompre son unité plastique-picturale, visible et tangible. (56)

Cependant, dans l'imaginaire ferronien, le Québec était devenu un pays dont les frontières extérieures, devenaient méconnaissables, empêchant ainsi le Moi de l'individu de se "circonscrire dans le monde". Betty Bednarski qui est, à notre connaissance, la première à avoir démontré l'étonnante similitude entre la "théorie du moi" ferronienne et certaines réflexions de Bakhtine, explique dans *Autour de Ferron* que ce pays représentait jusque là pour l'écrivain une forme primordiale d'altérité,

à qui l'écrivain rêvait de donner, grâce à l'écriture, une consistance plus nette, une cohérence, une intégrité, et qui, pour sa part, tant que [durerait] le rapport de complicité, [assurerais] au moi de l'écrivain sa propre cohérence, sa propre intégrité; le pays englobé par l'écriture, "sauvé" par elle; le pays sauvant le moi et l'écriture aussi (6)

Ces réflexions qui offrent une perspective nouvelle sur le pays ferronien en tant qu'altérité nous aident à mieux apprécier la détresse d'un Ferron qui avait toujours associé sa propre identité à celle d'un Québec passé, de son Québec de l'imaginaire. "Québécois, c'est être ceci, cela, n'importe quoi avec quelque chose en moins. La soustraction est de rigueur. [...] On ne parvient même pas à devenir Québécois bien qu'on soit mieux placé que quiconque, semble-t-il, pour le devenir" (AC,180).

Même s'il n'y a aucun doute que Ferron avait désespéré de voir son projet de pays se réaliser, il est unimaginable qu'après un investissement aussi considérable il n'ait pas tenté de "raviver les sangs" d'un pays en déclin. En 1973, lui fut offerte l'occasion de quitter le Canada pour la première fois afin de représenter *L'Information médicale et paramédicale* au Congrès de l'Union mondiale des écrivains médecins, qui se tenait à Varsovie en Pologne. En plus de jouer le rôle de repoussoir, Varsovie offrirait à Ferron un contact avec une nouvelle

altérité, européenne cette fois. Il écrivait justement à John Grube avant son départ:

La Pologne déjà m'enchanté, pays fou, ingouvernable et si longtemps incertain. Pays fraternel pour l'historien Garneau. Pour moi, à présent qu'il me semble assuré de sa pérennité, un pays maternel, immense pour le mien. Avant que le Québec ne devienne complètement stupide, il faut lui apprendre la charge de la cavalerie polonaise contre les chars d'assaut allemands dans le corridor de Dantzig. (ABP,72)

Renaîtra-t-il une flamme, un espoir peut-être, au contact de cette Pologne qui avait réussi à s'assurer une pérennité malgré sa longue histoire d'occupations, de démembrements et de confusion politique? L'analogie à la courageuse mais désastreuse défense polonaise dans le couloir de Dantzig en septembre 1939, lancée à la barbe du Québec, incite à la réflexion puisque la conjonction Allemagne-Pologne-URSS ressemble dangereusement à celle du Canada-Québec-USA, toutes les deux ayant les résultats que l'on sait. Il est aussi à remarquer que Ferron semble admirer ce genre d'action humaine, héroïque, parfois excentrique, digne du merveilleux d'un conte, où un individu ou un peuple, ne calculant pas les risques, s'investit totalement, envers et contre tous, afin d'atteindre l'Absolu ou même de l'apercevoir tout simplement.

Dans une lettre à Jean-Marcel Paquette, Ferron affirmera: "On finira par se rendre compte que je ne suis pas allé en Pologne pour la Pologne" (Michaud, *Littératures*, 99). Écoutons à ce propos Ginette Michaud:

La sensation de régression provoquée par l'expérience polonaise sera accompagnée d'une prise de conscience assez sévère des limites de sa propre identité qui, loin d'être consacrée par ses collègues écrivains-médecins, lui est plutôt renvoyée comme profondément infantile [...] (Michaud, *Littératures*, 99)

"Bien qu'on ne [comprende] pas un peuple en le comparant aux autres mais à lui-même" (Pierre Perrault, en préface au CA,27), il devient tout à fait évident que ce voyage à Varsovie confirme pour Ferron l'échec de son pays et qu'à partir de ce point-là, l'auteur aura à se définir sans lui.

Ferron publie vers la même époque, soit en 1972, deux romans dont l'un, *Le Saint-Élias*, surprend par ses élans patriotiques. Ce roman qui semble bien ancré dans le pays ferronien offre cependant une vision, une portée plus universelle, s'opposant ainsi au pays du père qui était, quant à lui, plus refermé sur lui-même. L'image d'un trois-mâts batiscanais voguant de son port d'attache vers les Antilles ou les vieux pays est des plus éloquents. L'autre roman, *La Chaise du maréchal ferrant* est un roman-conte dont Ferron a retenu le premier chapitre dans un recueil publié peu après sa mort et qui réunissait le "choix" de Ferron dans son oeuvre. À ce choix-là, Ferron avait ajouté "Les Salicaires" et "La Créance", ce qui est fort significatif en ce qui a trait à la perception qu'il avait alors de son oeuvre. *La Chaise du maréchal ferrant* laisse une grande place à l'imaginaire qui hante habituellement ses contes et nous présente un de ces héros ambitieux, excentriques comme Ferron les aime, plus corsaire que catholique, qui afin de trouver son âme doit duper ange et diable. Il s'agit bien ici encore une fois d'un récit qui se situe au coeur du pays ferronien... mais ce dernier aura subi quelques modifications. Le pays (et plus spécifiquement ici la province gaspésienne) est toujours dédoublé; on y retrouve l'en haut et l'en bas du pays du père, quoique le dit-père n'y apparaisse plus comme figure principale. Et de ce pays-là aussi on peut s'échapper vers les Caraïbes, si l'on veut, à l'aide d'une chaise volante ou d'une goélette. Dans ce conte de transmigration, les avatars de Jean Goupil, originaires du pays d'en bas, deviennent notable, même sénateur, bien qu'ils n'en demeurent pas moins brigands et mécréants. Et le clergé, tout comme la police d'ailleurs, est parfois bête, parfois anglais, et parfois même des deux. Par ses réincarnations, Jean Goupil poursuit une quête individuelle, délaissant la collectivité, et cette quête ressemble un peu à celle de Ferron, privilégiant le Moi et l'altérité. Il s'agit aussi d'un ouvrage où, grâce à l'imaginaire et par l'envoûtante oralité de la Gaspésie, on retrouve encore un Ferron au coeur de son besoin heureux d'écrire, de faire de la littérature et non plus de la parabole politique.

On ressent un certain optimisme dans ces ouvrages face au projet de pays. C'est de cette ultime expression de foi que nous parle Betty Bednarski dans son introduction aux *Roses sauvages*:

Un rêve prenait déjà fin. "Les Salicaires" signalent une rupture, la désintégration d'une confiance, la mise en doute de

l'alliance écrivain-pays. Ferron nous donnera encore *Le Saint-Élias* et *La Chaise du maréchal ferrant*, il est vrai. Mais ces textes vigoureux sont le fruit de certitudes et de confiances accumulées depuis longtemps, un peu à la manière de ces résidus "vivaces et bénéfiques" dont le narrateur-narrataire des "Salicaires" découvre provision en lui, et à partir desquelles il réussira, malgré la lassitude, à vivre. Le projet politique, d'abord sereinement distancé, repris brièvement avec tant de bonheur, puis délaissé, sera peu à peu éclipsé par un autre pacte, un autre impératif. Ceux-ci commandent le grand texte sur la folie qu'annoncent *Les Roses sauvages* et la "Lettre d'amour" et auquel Ferron ne cessera désormais de penser. (RS,18)

Cette brève reprise est tout à fait dans l'esprit de ce que Ferron disait dans *Le Salut de l'Irlande*: "Le Québec, Connie, plus qu'un pays est une foi qui ne veut pas mourir. Elle le sauve sans cesse de n'être qu'un pays inachevé" (183). Ces romans représentent peut-être une ultime tentative de refaire le pays à la lumière des événements du début de cette décennie. On peut d'ailleurs le reconnaître dans les paroles mêmes du narrateur du *Saint-Élias*: "J'écris et je refais la réalité de mon pays à mon gré. [...] Je suis roi d'un pays incertain" (185-186).

L'oeuvre ultime où certains aspects de son projet de pays transparissent, transformés par le filtre de la réflexion sur la folie, s'intitule *Gaspé-Mattempa*, publié en 1980. *Gaspé-Mattempa* nous fait voir du paysage dans une Gaspésie terrienne, mythique et profondément humaine. Une Gaspésie d'un langage pur, pays des débuts de Ferron en médecine près de la Madeleine, entre Cloridorme et Mont-Saint-Pierre. Une Gaspésie qui n'est pas le pays du père mais le domaine exclusif d'un Ferron élaborant son humanisme et sa quête d'identité et d'Absolu. Cet apparent retour au pays ferronien ne peut pas être considéré comme un projet d'espoir pour l'avenir ni même comme un regard sur le passé. Il s'agit plutôt ici d'un regard sur *un* passé précis, un pays, qui permettrait de revenir à cette genèse de soi. Il s'agit d'un geste spirituel qui faciliterait une adaptation à soi-même dans une société isolante pour l'individu et qui permettrait ainsi de rétablir un certain rapport à l'Autre.

Gaspésie, pays aux divinités de l'Ancien Testament, tels ce Satan-Mattempa et ce Gougou, démons naturels du vent, de la mer et de la nuit. Gaspésie, terre où les éléments s'obstinent face à l'homme et parfois même l'engouffrent, mais dont l'homme dépend et dont il jouit de la beauté et de la complicité. Gaspésie, pays de la Genèse où l'on peut

"repartir de soi, au commencement de tout, [...] s'en pénétrer, le vivre, et tout comprendre ensuite en l'écrivant" (GM,47). Pays sourdant des mains de Dieu, paradis "où le seuil du plaisir se trouve quasiment à terre et l'on n'avait pas besoin de grimper au ciel pour y arriver [...]. Il mettait les fastes du bonheur à la portée de tout" (GM,49). Pays mythique, spirituel, archaïque, archétypal, que Ferron associera, dans "*Le Pas de Gamelin*", à ces Allemands de Grande-Ligne en situation d'enclave, et qui, pour le Québécois, correspond certainement à son statut de colonisé, et pour l'individu à la folie, et pour la folie à l'asile. En effet, c'est à l'aide de ce pays-là que chacun d'eux, dans son milieu d'exclusion propre, pourra recouvrer la liberté; cependant, le narrateur sait qu'il n'y reviendra pas, qu'il est hors d'atteinte.

Quand il a quitté la Gaspésie, promettant d'y revenir, [...] comme il avait promis déjà au bon Dieu de se convertir, oui, plusieurs fois, sans effet apparent, mais comme la Gaspésie a été pour lui un pays-bon-Dieu, je serais porté à croire que Maski ne tiendra pas parole, tant pis pour lui! Mattempa d'ailleurs n'attend jamais personne. (GM,52)

"Et puis, désabusé, vous aviez ressenti avant la mort, avant la nuit cette fatigue de vivre..." (AC,269). L'abattement personnel décrit dans les "Salicaires" n'était que prémonitoire et n'ira qu'en s'accroissant progressivement. Ferron ne connaîtra jamais ce pays où il aurait pu écrire et vivre en paix, paix de corps, paix d'esprit. L'épuisement politique et un certain déracinement ne seront pas sans conséquence. De là cette reddition tragique: "Quand une société vous ostracise et vous damne, le mieux est de se soumettre et de lui donner satisfaction de sorte qu'elle vous oublie et vous lâche" (AC,112). Même pour un Ferron quinquagénaire, cette capitulation (qui ne peut s'expliquer par l'âge) est étonnante si l'on considère sa nature téméraire de frondeur, à moins que celle-ci n'ait été qu'une altérité trop bien composée.

La disparition de l'effet sécurisant, ancrant, du pays, aura pour conséquences un dérèglement qui mènera à une intensification de la réflexion sur la folie. Dans "La Sorgne", autre fragment de l'inédit du *Pas de Gamelin*, publié pour la première fois en 1975 dans *SEM* et repris posthument en 1988 dans *Le Désarroi*, ouvrage livrant entre autres la correspondance entre Ferron et le psychiatre Julien Bigras, Ferron

présente les haut-lieux de la folie comme un "pôle du pays" et ajoute que "la mort, l'indispensable mort, succède à la folie dans la maison [d'enfermement]. Dans le pays, elle la devance, elle la prévient" (33). Toujours faut-il que pays il y ait! Dans le chapitre trois, nous démontrerons le lien qui existe justement entre la folie et l'instabilité ou plutôt l'insécurité d'un pays incertain, et dans lequel on se sent étranger, bien qu'il soit le pays natal.

On comprend que Ferron ait pu difficilement concevoir qu'une littérature puisse survivre dans un pays "qui peu à peu s'éteint" (E/2,219), lui qui a puisé à la parole même du pays pour écrire. On peut expliquer son silence en considérant qu'après avoir consacré une bonne partie de son oeuvre à rendre le pays moins incertain, mais sans succès apparent (quoique Jean-Marcel Paquette ait dit que "la maturité du pays, c'est l'oeuvre de Jacques Ferron qui l'a provoquée, et non l'inverse" [136]), Ferron ait cru en la futilité du geste d'écriture. Il le confirmera dans "L'Alias du non et du néant":

"Mes livres je les ai fait [sic] pour un pays comme moi, un pays qui était mon pays, un pays inachevé qui aurait bien voulu devenir souverain comme moi un écrivain accompli, et dont l'incertitude est même devenue mon principal sujet, ce qui m'a forcé à mêler au beau livre dont je rêvais de la rhétorique, un discours politique plus ou moins camouflé." À ce pays qui prive même les morts de leur identité, Ferron demandera dans le même texte: "À quoi bon écrire pour un peuple qui risque de me fausser compagnie?"

Se considérant depuis le début de sa carrière en écriture comme un écrivain mineur, ses doutes quant à "l'utilité" de son oeuvre s'amplifieront et seront d'une autre nature dès 1973. L'écriture face au pays perdu était plus qu'une énigme, elle était impasse. Il avait cru nécessaire d'inventer un pays imaginaire pour ses enfants dans *L'Amélanchier*, pays d'autant plus nécessaire dans un Québec qu'il reconnaîtra comme étant "déjà fictif" dans *Les Confitures de coings*: "J'avais sans doute retrouvé mon âme, ce passeport de la mort, crucifié à moi-même au milieu d'un pays déjà fictif" (81). Il lui restait tout de même son âme! Mais pour ce qui tenait du maintien de l'identité et de sa "théorie du moi", il lui faudrait réévaluer ce qui signifiait pour lui "la mémoire extérieure". D'ailleurs, le père auquel il avait rattaché une bonne partie des valeurs de son propre projet de pays, sans même avoir pris la peine de "régler pour toujours ses

comptes avec lui" (Beaulieu, 388), le même père, dans "La Plus haute autorité", avait déjà été renié. Et avant lui, sa mère, en conclusion de "L'Appendice aux Confitures de coings": "Qu'elle aille! qu'elle aille!". Après 1973, il ne reviendra plus sur ses parents, du moins pas avant *La Conférence inachevée*.

"Après la coupure avec le passé, au creux d'une mutation de l'espèce, ne pouvant [se] fier à la répétition du temps" (CC,106), Ferron devenait-il impuissant dans cet acte de création mégalomane qu'est l'écriture? "Les dieux étant révolus, les cieus vides, le monde incohérent, toute référence d'une génération à l'autre impossible, les ponts coupés, vous deviez vous tenir sur la rive du passé dans l'attitude d'un malheureux coupable; vous ne pouviez pas assurer la suite du monde autrement" (AC,283). Se sentant coupable face aux cadets de n'avoir pas su améliorer le sort d'un pays qui d'incertain était devenu incohérent, pour être ensuite finalement perdu, Ferron se devait de passer à la recherche du pays intérieur. Parce qu'il en avait besoin pour vivre, il devait continuer à écrire, même si écrire, c'est "un peu fou" ("La folie d'écrire"). Par cette douce folie, Ferron conservera le lien qui l'associe à l'Autre. Et cet amour, et cet humour qu'il avait autrefois mis au service de la collectivité, il les consacra aux folles de Gamelin. "[Le] Québec [...] n'a pas d'ailleurs, encore moins d'au-delà [...] Les Québécois devront disparaître sur place comme on meurt dans la plus grande confusion..." (AC,157). Derrière lui le Québec, le projet du pays? Sans aucun doute. Ne subsiste qu'un résidu indélébile, gluant et aliénant; "l'obsession du pays perdu", obsession renforcée par son silence, par les bifurcations qu'il prenait quand on insistait pour qu'il en parle encore. Obsession morbide si ce n'est mortelle puisqu'au "dépérissement graduel d'un peuple vers le néant", il associait le sien. "Quebec's disappearance would signify the loss of all that could give meaning and substance to his own brief life, dignity to his death and lasting value to his literary work" (Bednarski, *Profiles...*, 123). Obsession jumelée à celle de la perte de sa mère, qui d'ailleurs "reviendra" dans "Les deux lys" pour consommer l'union de la perte de l'une et de l'autre par la mort.

Dans le très beau texte sur l'enfance qu'est "Le Chichemayais", où une promesse du père fut pour la première fois source d'un chagrin déchirant, Ferron se rappelle une époque où "ce pays m'était plus personnel que moi-même" (CI,102). L'âme de ce pays, ayant eu préséance

sur la conscience de soi, se devait de perdurer! Mais, dès 1968, dans *La Charrette*, Ferron avait déjà établi le rapport, si ce n'est le pacte, qui unit irrémédiablement l'individu à son pays en perdition, et qui scelle ainsi leur destin:

À l'inévitable soi, à la nécessaire communauté il avait fait sa soumission et juré foi, encore chanceux de vivre dans un pays contesté, voire en perdition, car il n'en avait pas été le parasite, sous l'impression, luttant pour lui, de le vouloir vraiment, ce pays. Il ne parlait alors qu'à la première personne du pluriel. Puis quand il était fatigué de parler ainsi, au-delà de ses moyens de simple particulier, il se rendit compte que sa volonté ne serait pas faite et ressentit la perdition de son pays comme la sienne propre. (C,140)

NOTES

1. Rosaire était un plâtrier tout aussi mal-adapté à la société nouvelle que l'était alors le narrateur. Ce personnage donne son nom au récit qui est juxtaposé à "L'Exécution de Maski", dans un ouvrage publié en 1981. Le narrateur-auteur-médecin fait donc, à partir de son journal d'il y a vingt ans, le récit d'une véritable croisade qu'il avait entreprise à l'époque, pour aider cet homme. L'engagement du narrateur n'exclut cependant pas la possibilité que Rosaire ait été vraiment fou!
2. Frank Scott est un être réel, intellectuel montréalais, affilié à l'Université McGill. Il était un ami, du moins pour un temps, de Ferron. À peine déguisé, on le retrouve dans N, CC, C et CQ, où il s'appelle tantôt Frank Archibald Campbell, tantôt Frank Anacharcis Scot.

TABLE DES SIGLES pour les ouvrages de Jacques Ferron.

A	<i>L'Amélanchier</i>	E/2	<i>Escarmouches, la longue passe 2</i>
ABP	<i>Une Amitié bien particulière</i>	EM	"L'Exécution de Maski"
AC	<i>Du fond de mon arrière-cuisine</i>	GM	<i>Gaspé-Matempa</i>
C	<i>La Charrette</i>	H	<i>Historiettes</i>
CA	<i>Le Contentieux de l'Acadie</i>	LJ	<i>Lettres aux journaux</i>
CC	<i>Les Confitures de coings</i>	N	<i>La Nuit</i>
CI	<i>La Conférence inachevée</i>	R	"Rosaire"
CQ	<i>Le Ciel de Québec</i>	RS	<i>Les Roses Sauvages</i>
E/1	<i>Escarmouches, la longue passe 1</i>	SE	<i>Le Saint-Élias</i>

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de Jacques Ferron:

- "L'Alias du non et du néant." *Le Devoir* [Montréal], Cahier no. 2, Culture et Société, 19 avril 1980: 21-22.
- L'Amélanchier*. 1970. Collection Courant. Montréal-Nord: VLB Éditeur, 1986.
- Une Amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube*. Montréal: Les Éditions du Boréal, 1980.
- La Chaise du maréchal ferrant*. Collection Les Romanciers du Jour. Montréal: Éditions du Jour. 1972.
- La Charrette*. Collection L'Arbre. Montréal: Éditions HMH, 1968.
- Le Choix de Jacques Ferron dans l'oeuvre de Jacques Ferron*. Collection "Le choix de...". Charlesbourg: Les Presses Laurentiennes, 1985.
- Le Ciel de Québec*. Montréal-Nord: VLB Éditeur, 1979.
- La Conférence inachevée*. Montréal: VLB Éditeur, 1987.
- Les Confitures de coings et autres textes suivi de "Le Journal des Confitures de coings"*. 1972. Collection Projections libérantes 3. Montréal: Éditions Parti pris, 1977.
- Le Contentieux de l'Acadie*. Montréal: VLB Éditeur, 1991.
- Le Désarroi. Correspondance* (avec Julien Bigras). Montréal: VLB Éditeur, 1988.
- "La Folie d'écrire." *L'Information médicale et paramédicale* XXVII no. 21, (16 sept. 1975): 31.
- Du fond de mon arrière-cuisine*. Collection Les Romanciers du Jour R-105. Montréal: Éditions du Jour, 1973.

- Escarmouches. La longue passe.* Collection Indépendances 3. 2 tomes. Montréal: Léméac, 1975.
- Gaspé-Mattempa.* Collection Choses et Gens du Québec. Trois-Rivières: Éditions du Bien public, 1980.
- Historiettes.* Collection Les Romanciers du Jour R-43. Montréal: Éditions du Jour, 1969.
- "Le Langage présomptueux." *Le Devoir* (supplément littéraire) [Montréal] LVI no. 254, 30 oct. 1965:17.
- Les Lettres aux journaux.* Montréal: VLB Éditeur, 1985.
- La Nuit.* 1965. Présentée par Diane Potvin. Collection Classiques du Monde. Montréal: Éditions France-Québec, 1979.
- "Le Pas de Gamelin: trois fragments inédits." *L'Autre Ferron.* Collectif sous la direction de Ginette Michaud. Collection Nouvelles études québécoises. Montréal: Fides-CETUQ, 1995:267-312.
- Rosaire précédé de l'Exécution de Maski.* Montréal-Nord: VLB Éditeur, 1981.
- Les Roses sauvages.* 1971. Collection Courant. Montréal: VLB Éditeur, 1990.
- Le Saint-Élias.* Collection Les Romanciers du Jour. Montréal: Éditions du Jour, 1972.
- Le Salut de l'Irlande.* Collection Les Romanciers du Jour R-69. Montréal: Éditions du Jour, 1970.
- "La Sorgne." *SEM* jan.-fév. 1975.
- Théâtre 1: Les Grands Soleils; Tante Élise; Le Don Juan chrétien.* Montréal: Librairie Déom, 1968.

Ouvrages critiques:

- Bakhtine, Mikhaïl. *Esthétique de la création verbale.* Traduction par Alfreda Aucouturier. Paris: Gallimard, 1984.
- Beaulieu, Victor-Lévy. *Docteur Ferron Pèlerinage.* Montréal: Victor-Lévy Beaulieu et Les Éditions internationales Alain Stanké, 1991.
- Bednarski, Betty. *Autour de Ferron. Littérature, traduction, altérité.* Collection Traduire, Écrire, Lire. Toronto: Éditions du GREF, 1989.
- . "Jacques Ferron." *Profiles in Canadian Literature* V. Jeffrey M. Heath, éd. Toronto: Dundurn Press, 1986. 121-128.

- . "Préface." *Les Roses sauvages* de Jacques Ferron. Collection Courant. Montréal: VLB Éditeur, 1990.
- Grube, John. "Jacques Ferron épistolier." *Littératures. Présence de Jacques Ferron* nos. 9-10, (1992):139-149.
- Marcel, Jean (Jean-Marcel Paquette). *Jacques Ferron malgré lui*. 1970. Collection Frères Chasseurs. Montréal: Parti pris, 1978.
- Michaud, Ginette. "De Varsovie à Grande-Ligne: l'oeuvre in extremis." *Littératures. Présence de Jacques Ferron* nos. 9-10, (1992):55-80.

J.-C.B.